

Feu

1.

Le jeune homme quitta la ville par la porte sud et emprunta le chemin de terre qui, s'il devait être poursuivi jusqu'à son terme, menait au chef-lieu, épiscentre de toute chose importante. Il ne resta pas longtemps sur cette route principale et au carrefour du Tilleul il s'enfonça dans la forêt en suivant une sente à peine visible. Il savait qu'il devait longer la rivière qui était sur sa droite pendant un temps assez conséquent, jusqu'à parvenir à un gros rocher en forme de petite chapelle. A cet endroit il reprenait vers le sud sur une pente ascendante parsemée d'arbres fruitiers et de boutons d'or. Il fit une pause assis sur un tronc d'arbre et reprit son souffle. Arrivé en haut du relief il put enfin apercevoir la maison. Pouvons-nous appeler cela une maison, il s'agissait tout au plus d'une modeste cabane de laquelle sortait une petite cheminée de poêle à bois. A l'extérieur pendait du linge blanc à sécher et autour d'une petite table branlante et de sa chaise on pouvait apercevoir quelques chats et un chien assoupi. Un petit étang était visible un peu plus loin. Le jeune homme bifurqua alors vers sa droite et descendit vers l'habitation. A son approche le chien se leva et de manière pataude, tel un animal déjà fort âgé, vint mettre son museau dans la main du visiteur.

« Aglaé ! » cria le jeune homme

La porte s'entrouvrit et fit apparaître une femme d'une trentaine d'année, le visage marqué et fermé, mais dont les long cheveux châtain dégageaient une féminité envoutante. Elle était vêtue d'une robe simple et assez terne, l'élégance ne devait pas être sa première priorité.

« Ah Jacob, que viens-tu faire ici ? » dit-elle d'une voix neutre, sans agressivité ni douceur.

« Est-ce ainsi qu'on accueille la famille, chère sœur ? J'aurais espéré être invité à éteindre un peu ma soif. »

« Soit. Viens, rentre, je peux te faire un café »

Aglaé rentra dans la cabane avec Jacob à sa suite, il s'installa à la table. Le décor était simple et épuré, rien d'inutile. Assez propre également. Au fond de la pièce, du côté du lit on pouvait voir de nombreux dessins accrochés aux murs ; des paysages, des animaux, aucun visage. Aglaé prit une carafe métallique qui devait contenir un reste du matin et la mit sur le réchaud. La fenêtre était grande ouverte ce qui évitait un sentiment de claustrophobie.

« Que me vaut ta visite cher frère ? » demanda abruptement Aglaé qui ne s'embarrassa pas de prendre de ses nouvelles ni de la famille. Jacob avait l'habitude et il n'essaya même pas d'amener la conversation sur ce terrain.

« Tu vas droit au but et j'irai donc également droit au but. Il y a deux jours, le conseil des Clercs s'est rassemblé et ils ont lu l'avenir. Ce qu'ils ont vu est terrifiant : deux cent acres de forêt vont prendre feu dans une semaine, la nuit du solstice d'été. Les Dieux sont en colère pour le pillage du Nord. C'est ici que le feu va prendre, tu es en danger ! »

Aglaé se tenait debout à côté du réchaud, elle ne semblait pas avoir assimilé l'information. Après un instant elle répondit :

« Bêtises... tu sais ce que je pense du Conseil, ils sont fous, comme les gens capables de les croire »

« Ne parle pas ainsi, tu sais l'importance que notre mère leur conférerait. Tu devrais avoir du respect au moins pour elle. »

Jacob attendit une réponse, peut-être une faible excuse, mais rien ne vint. Il poursuivit :

« De tout façon qu'est-ce que cela te coûte de venir quelques nuits dormir à la maison et ainsi si la prophétie n'a pas lieu, tu peux repartir chez toi. »

Aglaé prit une tasse dans l'étagère et vint à la table pour y verser le café.

« Tu sais, Jacob, cela fait longtemps que j'ai décidé de ne plus céder à la folie. Vous êtes fous, toute la ville l'est. Je ne crois pas un mot, pas une ligne édictée par nos autorités. On vous fait croire que les ronds sont des carrés ou que l'eau brûle. Venir à la maison pour une raison aussi

futile serait céder à votre folie. Je refuse par principe. J'ai décidé de vivre. »

« Tu vis seule ici depuis si longtemps dans un confort si précaire. En quoi cela t'amuse-t-il ? On vit bien à la ville, on peut prendre des bains chauds, il y a un tas de belles choses à acheter ou à troquer, les salles de fêtes sont remplies de musique, on joue à la balle sur la place. Que vas-tu faire ici ? Quelle est ton avenir ? Comment vas-tu trouver un homme si tu ne rencontres personne ? »

Aglaé restait toujours imperturbable. Rien ne semblait l'atteindre encore moins l'énerver, pourtant elle répondit calmement :

« Si tu viens pour m'enquiquiner, je vais te demander de me laisser ». »

Jacob se leva de sa chaise, son café n'avait pas été touché et fumait toujours dans la tasse.

« Très bien, j'arrête là, c'est toujours la même rengaine. Il reste une semaine, je te supplie d'y réfléchir. Papa sera heureux de te revoir malgré ce que tu peux penser et Maman, là-haut, te sera reconnaissante également. »

Le jeune homme était maintenant dans l'encadrement de la porte, ses yeux semblaient vaguement perdus ou suppliants. En regardant au loin par la fenêtre Aglaé lui dit juste : « rentre bien, frère ».

Jacob soupira et s'en fut.

2.

La semaine fut éprouvante pour Jacob car l'espérance de voir sa sœur apparaître à chaque instant éreintait ses nerfs. La ville entière, d'ailleurs, vivait une période étrange où les prophéties tragiques pesaient sur le moral de chacun. Il n'y avait aucune grande catastrophe pour les habitants eux-mêmes mais une série de colères divines qui allaient s'abattre autour de la ville, comme un état de siège. C'était la première fois que les Clercs annonçaient des événements si dramatiques alors qu'habituellement c'était plutôt de grosses pluies, une forte chaleur, ou une pauvre récolte. Il faut dire que les affaires politiques avaient mal tournés et les seigneurs s'étaient enfoncés dans des affaires troubles où des vies ne purent être épargnées. La ville tremblait donc sur ses bases dans l'attente du coup de fouet divin et de la repentance qui allait s'ensuivre.

Jacob vaquait à ses occupations marchandes, l'esprit assombri, en se disant que si Aglaé pouvait apparaître, qu'ensuite le solstice d'été pouvait passer sans la catastrophe annoncée, d'un coup la vie pourrait reprendre son cours de manière tout à fait normale, dans la joie et l'insouciance.

Il restait deux jours avant la nuit fatidique et sa sœur ne se montrait toujours pas. Il avait un peu espéré qu'elle puisse avoir peur, malgré l'assurance dont elle faisait montre en toute circonstance. Las... Au fond de lui, Jacob sentait que sa sœur resterait inflexible. Le reste de sa famille aurait été content de la revoir mais ils

semblaient tous avoir fait une croix sur elle, depuis le temps. Elle était partie du jour au lendemain, sans une émotion, après s'être mis à dos une grande partie de la Guilde et des Clercs.

Elle n'a jamais su garder sa langue dans sa poche. Elle semble être devenue amère, fatiguée, et en colère. Contre qui, contre quoi, personne ne le comprenait vraiment. Un jour, quand la goutte a du faire déborder le vase, elle a pris ses affaires et elle a rejoint la cabane. Celle-ci n'était pas la sienne mais appartenait au vieux Jean qui n'y allait jamais. Ce dernier ayant conservé une affection pour Aglaé ne réclama jamais son dû. Maintenant il parle tout seul, avachi dans son fauteuil, et tout le monde s'attend à le voir partir pour du bon, léguant son bien à Aglaé de manière informelle, sans un seul mot.

Ils sont sept frères et sœurs étalés sur de nombreuses années, et Aglaé a toujours été différente. Silencieuse, discrète, elle a toujours cultivé un monde à part qu'elle ne souhaitait pas partager. On sentait également bouillir une forme de colère dont elle ne voulait jamais divulguer la cause. Elle ne savait pas s'amuser, tout chez elle se voulait empreint de gravité et elle était régulièrement considérée comme la rabat-joie qui ne voulait pas accéder aux plaisirs simples. Cette âme dure, tourmentée, semblait toutefois très sensible à l'art et elle a toujours beaucoup dessiné. Ceux qui l'entendaient chanter quand elle se sentait seule trouvèrent sa voix mélodieuse et agréable. Elle semblait enfermée dans ce monde intérieur, presque

consumée par lui, et sa seul échappatoire prenait la forme de longues promenades dans la forêt qu'elle finit par connaître comme sa poche.

La nuit du solstice, tous les habitants se cloîtrèrent chez eux mais il semble évident que peu se décidèrent à se mettre au lit. On buvait du cidre, on discutait de tout et rien, pour se donner le change, et on priait les Dieux pour qu'ils ravalent leur colère. Les degrés de croyance dans la prophétie variait d'un habitant à l'autre, certains partageaient ouvertement leur scepticisme et déclaraient de manière bravache qu'ils allaient dormir comme des nourrissons, alors que d'autres ne cachaient pas leur angoisse et incitaient tout le monde à la prière. Jacob était perdu, confus, et s'inquiétait plus pour sa sœur que pour le sort de la forêt. Dans la fratrie il était le plus jeune et elle avait dix années de plus que lui. Elle a été tendre avec lui, elle a joué le rôle d'une seconde mère. Cela ne dura pas longtemps mais cela eu de l'importance. Jacob se mit au lit et prit un livre. Il vivait seul, pas encore pressé de trouver une compagne. Il était anxieux, ce qui pouvait naturellement se comprendre. La nuit s'étirait et son livre se lisait si péniblement qu'au final il s'endormit.

Dans son rêve, il voyait Aglaé qui le regardait de ses yeux froids et intenses. Elle l'appelait doucement. Ensuite, bizarrement l'encadrement d'une fenêtre s'interposa devant le visage de sa sœur, elle semblait faire des gestes, lui communiquer quelque chose. « Vas t'en !, dégage ! » semblait-

elle dire. Il se réveilla soudainement et dans ce flou du demi-sommeil il crut encore voir le visage de sa sœur à la fenêtre ; reprenant ses sens il se rendit bien compte qu'il n'y avait personne. La nuit était toujours profonde, l'aube encore loin. Il entendit des bruits étranges dans la rue et il sortit pour voir de quoi il retournait. Quelques personnes étaient sur le pas de leur porte et regardaient vers l'Est d'un air effaré.

Jacob vit alors le grand feu qui avait pris dans la partie de la ville où l'on stockait les vivres. Il courut aussi vite qu'il le pouvait pour atteindre les lieux du drame. Arpentant les rues de la ville comme un dératé il ne pouvait que constater à sa grande horreur que le feu prenait de plus en plus d'ampleur et semblait hors de contrôle. Sur place les hommes ramenaient de l'eau avec une lance mais autant dire que le combat était perdu. La petite foule amassée était dépitée et rapidement tous repartirent en hâte vers leurs maisons pour rassembler leurs affaires et s'enfuir.

Jacob entendit une femme crier que les Dieux avaient choisi la ville par vengeance, que personne n'avait pris l'avertissement des Clercs avec assez de sérieux. Elle hurlait et ne bougeait pas face aux flammes, comme si elle voulait livrer sa vie à l'expiation. Quand Jacob fut revenu à sa maison il rassembla ses quelques affaires essentielles et partit au plus vite vers la porte de la ville. Les rues étaient remplies d'habitants en panique qui transportait tout ce qu'ils pouvaient, certains se

débatant avec leur animal de compagnie qui désirait s'emporter tout seul.

3.

Aglaé était montée sur le haut de la colline et elle s'était assise sur le tronc d'un arbre tombé. Elle avait pris des noix qu'elle dépieutait consciencieusement. L'aube allait poindre sous peu et le spectacle était splendide. Une gigantesque lumière rouge qui danse dans la nuit, tel un nouveau soleil. Elle se dit qu'il lui faudrait mémoriser cette vision car elle serait belle à peindre. Elle se sentait en joie.

« Une bonne chose de faite » se dit-elle..

L'homme qui lisait Anna Karénine

Le quai de la gare se remplissait des habituels navetteurs qui rejoignaient la capitale, et leurs emplois respectifs. Notre homme, comme chaque matin, un porte document sous le bras, attendait debout, le dos droit. Le train n'eut que fort peu de retard, au soulagement des voyageurs, mais c'était un vieux modèle ; la compagnie venait d'acquérir de nouveaux trains, rutilants, flamboyants, chromés mais ce jour-ci c'était une montagne de poussière couverte de graffitis aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. L'homme monta et trouva une place assise. Il sortit de son porte-document un livre épais -Anne Karénine de Tolstoï - et reprit la lecture où il l'avait laissée la veille au soir. A l'arrêt de la station suivante, il ne put éviter de remarquer une jeune fille qui s'installa en face de lui. Elle était fort jolie, de cette fraîche beauté qu'ont la plupart des adolescentes, cheveux blonds, habillée de manière élégante mais neutre. Il continua sa lecture mais jetait souvent des coups d'œil par-dessus le bouquin et tombait ainsi droit dans le regard de la jeune fille qui maintenait le contact. Pas lui. Il avait remarqué qu'elle avait lu le titre du livre. Après deux minutes elle lui adressa la parole en ces termes :

- Excusez-moi mais j'ai remarqué votre livre. J'ai toujours eu envie de le lire et je me demandais si vous me le conseilleriez ?

Un peu interloqué notre homme prit une pause pour répondre une banalité

- Euh oui, c'est très beau.

Un silence, elle le regarde, il enchaine :

- La littérature russe de cette époque c'est magnifique. Dostoïevski... Tchekhov...

- Oui je sais, répondit la jeune fille. Après avoir lu les livres de ma mère, j'ai découvert tous ces auteurs. Ma mère achète les livres que ses copines lui conseillent, les têtes de gondoles dont on parle dans les magazines féminins.

- Il n'est plus requis de savoir bien écrire pour être publié de nos jours.

L'homme vit plus loin dans le wagon, une dame d'âge moyen, concentrée dans son Pancol. Passé la bizarrerie initiale d'avoir été ainsi abordé, il voulait maintenant continuer à parler à cette fille. Il dit :

- Le pire vous savez, est que les romanciers modernes n'ont souvent plus rien à dire sur leur époque. C'est des vases vides, ils glosent sur la mort, l'amour, sur toutes ces choses humaines, mais quand il s'agit de leur demander une vision critique de leurs contemporains, de la politique, de la culture, il n'y a plus personne. La plupart des textes publiés de nos jours ne valent pas mieux qu'une rédaction d'adolescent, parfois réussie certes, mais juvénile.

Il se tut et craignit d'avoir abusé de la parole pour être pontifiant. A la fin de la tirade la jeune fille s'était mise à fourrager dans son sac. Elle en sortit un petit livre d'un auteur branchouille que notre homme détestait avant même d'avoir lu. Elle tendit le livre en avant :

- Il y a quand même des chouettes trucs, j'ai bientôt fini ça, c'est terrible !

- Je ne connais pas bien. Je ne l'ai pas lu, répondit-il poliment. Il poursuivit :

- Tu as lu quoi comme auteurs russes ?
- J'ai lu « la mort d'Ivan Ilitch » et des extraits des autres auteurs. C'est grâce à mon prof de français. Je l'adore, c'est un passionné.

Bien qu'elle eût l'air fort jeune, notre homme l'imaginait au moins à l'université. Il se rendit compte tristement qu'elle était plus probablement encore dans le secondaire. Soudainement il ne trouva plus rien à lui dire et le manque d'intérêt porté à son livre semblait avoir refroidi la jeune fille à converser.

Comme le silence était long et gênant, la fille sortit son téléphone pour commencer à pianoter. Elle fut rejointe quelques stations plus loin par un ami à elle qui ne laissait lui aucun doute quant à son âge. Plongé dans Anna Karénine, notre homme écouta néanmoins leur conversation de gamins. Il s'en voulut énormément de s'être laissé aller à pareil émoi.

En quittant le train, elle ne manqua pas de lui souhaiter la bonne journée.

Rêverie amoureuse

Je suis né de l'ennui d'un poète et de sa muse que l'Art absorbait à un tel degré qu'ils ne pouvaient me garder. Je suis mort cent fois dans les conditions les plus lamentables, au creux d'une guerre pathétique. J'ai traversé les paysages les plus irréels et je suis devenu insensible à la beauté. Donnez-moi des champs de roses, donnez-moi des lunes rouges et des pluies d'étoiles, je ne regarderais que ma main, la considérant vieillie. Il n'était pas de compagnon, il n'était pas d'amant pour percer d'un regard tendre mes paupières de béton. J'ai bien tenté maintes fois de fuir mon sommeil, de suivre la grâce évanescence d'un doux visage, mais je me réveillais chaque matin trempé de sueur avec cette crainte paralysante d'avoir raté l'essentiel. J'ai toujours été un voleur, surtout dans le ventre des gens biens. C'est que je dors les fenêtres ouvertes et que je n'ai jamais pu empêcher la nuit de rentrer dans ma chambre. L'excès de réalité vient alors m'écraser tel un insecte qui n'a pas vu sa fin venir.

Et pourtant tu as réussi à me contourner, à donner une saveur suave à la danse dans laquelle tu m'as embarqué. Tu as réussi à couper le fil, permettant à mon cœur de pantin d'émettre son premier battement. C'est à genoux que je te parle, que je te regarde, que j' imagine la richesse du paysage qui t'a vu naître. Je te vois tel Ophélie dans un lit de fleurs, encadrée de tes deux anges endormis.

Tu es l'incarnation d'une beauté que le monde a bannie, d'une poésie enterrée depuis longtemps. Tu es celle qui me fait chanter des mots que personne ne comprend. J'entends au loin ces rengaines qui flottent au gré des vents contraires, au gré d'un bébé qui vient : un garçon se nommera Solal, une fille se nommera Esmé. C'est sous un terrible ciel de plomb que tu as tendu la main, pour atteindre ma larme prête à tomber, protégeant ainsi notre foyer, notre seule maison.

Te souviens-tu de cette journée où la terre a brûlé jusqu'à la mer ? Les flammes léchaient les nuages et les animaux pleuraient d'inquiétude. Tu as été divine. Tu as porté notre enfant si loin que je ne vous voyais plus. J'ai eu si peur qu'il m'a fallu écrire un poème que tu as lu à haute voix en chantonnant les mots qui n'en demandaient pas tant. J'ai perdu mon esprit inquiet quand tu as souris, et je crois maintenant à l'évidence qu'impose l'état naturel du monde. J'ai pensé être devenu aussi fou que l'homme qui a vu Dieu, mais je sentais qu'au fond de mon âme hurlait une bête sauvage qui ne cherchait qu'un maître pour obéir.

Nous partageons un certain courage, la volonté de n'être personne. Nous avons tué notre égo et nous ne fréquentons pas l'église. Nous vivons dans une petite cathédrale qui fait preuve d'humilité, de discrétion. C'est en mouvement que tu adresses des prières silencieuses, et j'ai la délicatesse de détourner les yeux afin de te laisser fleurir. C'est les pieds dans la rosée que nous échangeons quelques

baisers, quand les couleurs naturelles de la journée semblent nous y inciter.

Pourtant... Porte le regard au-delà de nos frontières et c'est l'hiver. Celui qui tue les lucioles, mortes de n'avoir su garder leur intégrité. Il y a l'urgence d'allumer un feu pour nous réchauffer, pour attirer à nous les vestiges d'une humanité rampante. Je sais ta tristesse face à ce constat et je m'encombre de trop de regrets. Rien ne meurt tout se transforme, mais il y a un spectre de lumière dont l'éclat me manque déjà.

Il y a aussi ces cohortes de gens tristes sur lesquels nulle magie n'opère. Ils marchent lentement, têtes baissées, dans des décors de carton-pâte, imbibés d'une noirceur dont seuls les athées sont capables. Tu écris chaque année un roman qui parle d'eux mais ils ne l'achètent pas. Quand ta main se met à trembler, j'en viens à douter de l'éternité.

Je ne donne plus ma confiance aussi facilement. C'est par les yeux que je m'introduis et que sans vergogne je fouille l'immatériel. J'ai besoin d'avaler tellement de conscience morale que je finis par vivre seul, sans amis. Mais je sais que disséminés dans le monde il y a mes frères et mes sœurs, et qu'ils n'attendent qu'un peu de volonté de ma part pour signifier ma présence. C'est pour cela que je passe mes nuits à écrire dans le bureau, c'est pour cela que je m'épuise à chanter. J'avance avec la ferveur d'un damné.

A quoi sert tout cela ? N'en as-tu pas assez ? Je me sens si impuissant à restituer la richesse des ondes qui me traversent. Ce voyage que nous avons entrepris m'a porté bien plus loin que toute la littérature que je pourrais produire, que toute la mélancolie de mes chansons. Il y a dans notre vie commune une densité qui ne se laissera jamais figer, une promesse de prolongation, quand notre corps tombera pour de bon.

Ma sœur Aglaé

Je pense avoir pleuré des heures, avant que notre mère ne me prenne dans ses bras. Dans la grande constellation des âmes nées, je fus un enfant demandeur, un nécessaire, un inconsolé. Je réclamais des océans de tendresse, un empire comme protection. Je voulais qu'on me parle, qu'on m'écoute, j'avais un monde, des visions à partager. J'étais rempli de questions que je n'ai jamais osé poser. J'avais la fragilité des cœurs lourds et il m'a fallu maintes fois m'agenouiller. Ma souffrance était vengeresse et j'espérais que l'avenir renfermerait son lot d'admiration, que les regards bienveillants m'envelopperaient un jour tout entier. La sensation de ne pas exister provoquait l'excès inverse, je voulais trop exister, vivre sur une estrade, sur un podium. Voilà pour l'ambition, un pauvre gosse qui cherche à compenser. Pourtant mon regard ne fut pas dirigé vers un rôle exemplatif de travail, d'abnégation ; je me souviens de toutes ces heures passées devant un écran à tuer le temps, bêtement, stupidement, tristement, alors que mon seul besoin était l'échange humain : une conversation philosophique, des conseils de vie, des encouragements, des compliments, un peu de douceur.

Mon enfance portait en elle une telle mélancolie que je voulais perpétuellement grandir, devenir adulte le plus vite possible, m'extraire de ce sentiment d'impuissance.

Pourtant tu as été le sourire de mes premières années et je t'assure que je me souviens de tout. Je connais encore les histoires que tu me lisais, je peux encore chanter tes berceuses, je sens encore l'odeur de ton parfum quand tu me prenais dans les bras, je visualise encore tes coupes de cheveux successives, ton visage, et ses rides de plaisir comme ses ombres de tristesse. Je me souviens du vide que tu as laissé derrière toi le jour où tu es partie, si loin et sans véritablement donner de nouvelles. Tu as rendu notre mère encore plus morne qu'elle ne l'était, et notre père n'a définitivement plus émis un mot. Avec la candeur des jeunes enfants, je t'ai tout d'abord détesté pour cette désertion. Mais en grandissant, avec l'arrivée progressive de la compréhension, ce fort ressentiment s'est estompé pour faire place à une envie de renouer des liens, malgré la distance qui nous séparait. J'ai commencé à t'écrire des lettres dans lesquelles j'essayais de me livrer, de raconter avec transparence ma petite vie d'écolier. Je pense en avoir écrit plus d'une centaine mais je n'ai jamais osé en poster une seule, car même devant toi je n'osais m'exposer ainsi. Au final ces lettres devinrent le journal intime nécessaire à mon passage à la vie adulte. Bien que tu n'en aies lu aucune, je t'en fus reconnaissant.

Et notre mère, sa peine plus lourde encore, plus ostensible que la mienne, toujours à la recherche de cicatriser des blessures anciennes. C'est qu'elle n'a jamais compris, elle était dans l'instinct, dans la réaction épidermique. Elle n'a réussi ni recul ni sagesse. Je la vois encore errer

dans les couloirs, le pas incertain, le regard éteint. Et je comprends ce que tu as fui.

J'ai fini par lui tourner le dos moi aussi et je suis parti vivre ailleurs dès que cela fut possible. J'ai enterré ma vie dans l'inutile et j'y ai récolté beaucoup d'angoisses. Pourtant, je n'ai grandi aucune acrimonie à son égard, je t'assure. En vieillissant on comprend que personne n'est épargné par les pesanteurs douloureuses. Chacun fait ce qu'il peut. Notre mère est une victime et non un bourreau. Elle nous aime plus que tout au monde, à sa manière.

Je pense souvent à toi, encore maintenant, et il s'avère que je t'ai largement idéalisée. Tu es la pureté incarnée, qui existe mais qu'on ne peut côtoyer. Tu es l'amour, la tendresse, la beauté, la douceur, et je sais que tu me dirais que c'est insensé, maladif, que tu possèdes de nombreux défauts, comme chacun, mais j'ai besoin de cette image et j'aime manquer de toi.

Toute cette solitude, toutes ces absences qu'on tente en vain de combler. Je ne veux plus compenser. La philosophie orientale nous pousse à vivre dans l'ici et dans le maintenant et j'ai tendance à trouver cela une bonne idée. Le passé s'encombre de trop de pesanteurs, de déterminismes, et le futur est un idéal dont on craint en permanence de perdre le fil. Je pense que dans ce petit bureau, en cette fin de semaine d'un été pluvieux, je suis prêt à accepter l'univers entier. Je suis prêt à faire une place à la bienveillance comme à la violence, à la célébration de la vie comme au chagrin de la mort,

à faire cohabiter le meilleur comme le pire, les saints comme les monstres, et j'ai l'espoir que cette douce intériorisation guérisse lentement mon corps.

L'humanité est une guerre permanente entre la lumière et les pesanteurs, il me fallait construire une sœur qui m'attire irrésistiblement vers la lumière car c'était mon unique moyen de ne pas me rendre fou de tristesse face au chaos ambiant.